



# IMACHINATIONS

Art, espace, lumière

HCE GALERIE

EXPOSITION D'ART CONTEMPORAIN  
**JEUDI 13 OCTOBRE**  
**/ JEUDI 10 NOVEMBRE 2016**

HÔTEL DE VILLE

[www.mairie-villetaneuse.com](http://www.mairie-villetaneuse.com)



**IMACHINATIONS  
ART, ESPACE, LUMIÈRE**

HÔTEL DE VILLE DE  
VILLETANEUSE

**EXPOSITION**

DU JEUDI 13 OCTOBRE  
AU JEUDI 10 NOVEMBRE 2016

LES ARTISTES

Jean-Michel Castagné  
Fabien Leautic  
Thomas Lelouch & Roman Szymczak  
Cindy Lo  
Christophe Loyer  
Phélix Ludop  
Julien Rodriguez

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION  
HCE Galerie



Nous vivons au sein d'un monde de plus en plus dense de machines, appareils, instruments, moteurs et outils. Ils appartiennent tellement à notre environnement que nous en avons oublié la fonction et le sens : la ruse, l'ingéniosité d'«engins» susceptibles de prolonger, de multiplier et d'amplifier indéfiniment l'action de l'homme et ses organes sensibles, de lui révéler ainsi des aspects inconnus de la réalité.

**Les artistes ont bien compris que les machines nous emportent au-delà de notre perception, qu'elles donnent des atouts à l'art pour faire apparaître de l'invisible dans le visible; Ils portent un regard émerveillé sur ces images nouvelles et poétiques qui peuvent rivaliser avec celles produites par la main de l'homme.**

Ainsi en est-il du téléphone : une invention technique extraordinaire, un moyen de communiquer à distance, un appareil devenu tellement ordinaire et banal qu'il en perd toute magie. Quand l'écrivain Marcel Proust évoque le téléphone dans «La recherche du temps perdu», c'est bien autre chose qui devient sensible : le mystère de la voie appelée, si lointaine et si proche qu'elle laisse entendre des inflexions particulières et touchantes, qu'elle semble venir de l'au-delà, de l'éternité de la personne appelée. Quand Ernest Pignon Ernest et James Turrell feront leurs installations de cabines téléphoniques, ce sera aussi pour renouveler l'expérience d' «invoquer les esprits», de rendre sensible la présence du lointain dans la voix appelée : être bien conscient de ce que l'on fait dans « l'appel ».

Découverte elle aussi au XIXème siècle, la photographie reproduit la réalité et en révèle des aspects insoupçonnés : le monde des objets et le monde humain, le portrait sont au sens propre du terme «feuilletés en minces pellicules multiples». Une photo est ainsi «une petite peau», une pellicule, figée ou fixée dans une multiplicité indéfinie, révélatrice de ce qui nous échappe.

Les machines ont leur imagination, des « imachinations », des images poétiques. Elles s'émancipent des limites de notre perception, interrogent l'espace et les phénomènes qui nous échappent, des vibrations, des résonances, des affinités que l'artiste capte et adresse à notre sensibilité. Mieux que la main humaine, elles saisissent la «plasticité» des éléments, c'est-à-dire la coexistence des émotions qui mettent la matière en mouvement, l'ébranlent, l'affectent, la font trembler, la touchent dans l'espace mystérieux où «ça» a lieu.

**Sept artistes installent leurs œuvres et machines à la mairie de Villetaneuse, y ouvrent l'espace où le mystère a lieu, imprègnent son volume du nuage de ces Imachinations dans l'attente qu'il se propage dans la ville.**





« T' où ? », Peinture, 2016, 2 x 3,30 m

**JM Castagné** est spécialiste des décors de spectacles vivant ; il a été à ce titre Directeur des Ateliers de l'Opéra de Paris, Ingénieur de projets à Disneyland-Paris, conseiller technique de Lille 2004 pour la réalisation d'œuvres d'artistes implantées en milieu Urbain, puis de Lille 3000 ...

C'est donc en quelque sorte un habile «faussaire» du lieu, doublé d'un magicien qui sort des «ici» et des maintenant dans des coordonnées spatio-temporelles où l'on tient mal en place, où l'esprit bat la campagne. Son travail est parcouru par une interrogation sur l'espace que l'on imagine bien plus apprivoisé et moins inquiétant que le temps mais qui au fond est tout aussi insaisissable. Comme Pérec, il pourrait dire : « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, intangibles, intouchés... Des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources....De tels lieux n'existent pas ! ». L'écran du mobile permet de connecter tous ces lieux auxquels on pense quand on se demande «

où on en est ? » et qu'on cherche à faire le point. Tout est dans ce boîtier magique relié à la nébuleuse virtuelle qui s'intéresse si fort à votre identité qu'il vous localise, vous demande de coexister sur la toile, et partout ne cherche qu'à vous guider. Par un jeu de tags et QRcodes, cet appareil plein d'esprit vous dispose ici et partout et vous confère une omniprésence spatiale.

« T' où ? » - grande toile emblématique peinte en public à HCE Galerie - a les proportions de l'écran du mobile. Elle est porteuse d'interactivités multiples : elle retient l'ombre de l'artiste et du regard des visiteurs dans un emboîtement de perspectives, elle magnifie le contexte local où elle est exposée, elle est aussi sur la toile, sur le web où elle est accessible par le jeu de QR codes. Le tableau se constitue par la remontée des couleurs depuis le fond, à travers les couches successives de blanc, de jaune de Naples qui ont recouvert les nappes plus épaisses de rouges, de terre de sienne ou les gouttes laissées par dripping. Par sa démarche et sa réalisation dans la réception du public, « T' où ? » est une œuvre méditative et humoristique, et -selon son auteur- ouverte à toutes les résonances de la paix.



« *La couleur des nuages* », Photographie d'écran, 2016

**Fabien Leautic** est né en 1985. Il est diplômé en ingénierie après avoir étudié les mathématiques, la mécanique et la thermodynamique. Dans sa conversion à la création artistique, il garde le ressort de la création propre aux sciences, une façon d'éclairer un pan du réel et d'en révéler la magie. Il emprunte à l'histoire des sciences, des solides de Platon jusqu'au rayon laser, l'outillage pour créer des machines destinées à capter l'invisible, l'imperceptible dans les phénomènes, les amplifier et en donner une traduction plastique.

Il expose avec la "jeune création" en France et en Espagne (Madrid) et appartient à des réseaux d'art numérique.

Les machines de Fabien fascinent, on y retrouve l'ingéniosité d'un engin capable de nous transporter ailleurs, dans des paysages jamais entrevus, la ruse ou l'expédient inventé, le stratagème pour saisir, piéger les forces de la nature, les détourner pour les faire travailler, produire des effets insoupçonnés... Ces « dispositifs optico-phoniques » -c'est ainsi qu'il les nomme- nous rappellent que nous sommes des êtres cosmiques, que nous habitons autant l'infiniment grand que l'infiniment petit, que l'art doit nous habituer, comme la science, à cette variation d'échelle.

Il s'agit ici rien de moins que de révéler les couleurs prisonnières d'un ciel gris, de les faire miroiter sur un écran avec le concours et l'adhésion d'un œil disposé à les chercher. Sitôt branché, l'écran affiche un programme, un générique, tous les opérateurs et petites mains qui ont joué dans ce scénario atmosphérique, météorologique pour entraîner le regard dans une aventure spéculative, au-delà du miroir et des apparences, dans un parcours avec de fortes interrogations sur les êtres de la métamorphose, la géométrie des sphères ou l'organisation interne des couleurs.

C'est une œuvre cinétique. Bien enrobées dans leurs bulles, les couleurs se déploient en filaments scintillants de rouges, de verts et de bleus et attendent que l'œil d'un spectateur les fasse chatoyer et en multiplie les reflets de pierres précieuses : un festival de couleurs dans une goutte d'eau qui se reproduit dans toutes, avec des variations très rapides ; les éclats de couleur se bousculent dans leur gravitation frénétique sur les orbites erratiques de ces bulles.

**« Fontaine »,**  
Installation, 2015

**Thomas Lelouch et Roman Szymczak**

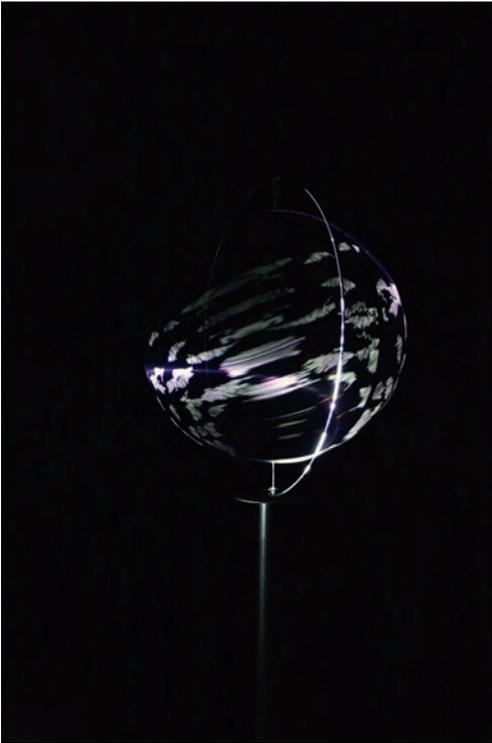
sortent de l'ENSAD. Devant eux, il y a les prestigieuses réalisations artistiques qui exploitent le potentiel de la lumière, les installations d'Olafur Eliasson entre autres. A l'arrière, les rêveries de Balzac sur l'au-delà de la science les mobilisent tout autant : « Je parle pour les gens habitués à trouver de la sagesse dans la feuille qui tombe, des problèmes gigantesques dans la fumée qui s'élève, des théories dans les vibrations de la lumière, de la pensée dans les marbres, et le plus horrible des mouvements dans l'immobilité. Je me place au point précis où la science touche à la folie, et je ne puis mettre de garde-fous ».

ENTROPIE est un dispositif expérimental capable de générer puis de révéler un flux aléatoire de particules dans une solution aqueuse dont toutes les phases sont contrôlées : même poussé à l'extrême le désordre n'échappe pas à l'ordre.

Les artistes disent tout ce qu'ils doivent à ce génial inventeur de « machines » qu'a été Etienne Jules Marey : le spiromètre, l'odographe, le myographe, le pneumographe... autant d'appareils extraordinaires pour explorer les mouvements, les turbulences de la vie et en produire d'étonnantes images. Par d'ingénieuses souffleries, il avait réussi dès 1900 à rendre visibles les mouvements de l'air et de l'eau dans des circonstances variées, les capricieux méandres devant la fumée quand elle rencontre des obstacles sur son passage, des images évanescentes, intangibles et merveilleusement poétiques.

Avec leurs dispositifs expérimentaux pour interroger l'espace et des moyens techniques plus puissants, Thomas Lelouch et Roman Szymczak font apparaître la magie du désordre, l'agitation des molécules, des images de turbulences dans des galaxies naissantes ou des nuages de fumée, toute une puissance de l'aléatoire qui conserve en le dispersant « le bruit de fond du monde ». La plongée dans le noir -il s'agit bien d'une installation immersive- suscite une perte de l'échelle et une contemplation silencieuse de ces images co-existantes et relatives à la dynamique des fluides.





« **Sphère** » de la série « **Infinimes** »,  
Installation, 2015

**Cindy Lo** est née en 1989. À la base illustratrice et réalisatrice de films d'animation, diplômée de l'École Estienne en 2010 et de l'ENSAD en 2015, c'est en concevant un spectacle de video-mapping monumental qu'elle se rend compte des multiples propriétés de l'image projetée. Sensible au sujet de la cosmologie contemporaine, elle travaille sur la position de l'humain au milieu de l'univers. Ainsi cherche-t-elle à rendre palpables les formes et les forces qui entrent en jeu dans les phénomènes physiques naturels grâce à une alliance hétéroclite entre des moyens numériques, des matières fragiles et des images projetées qu'elle travaille avec la technique de l'animation et des mécanismes cinétiques.

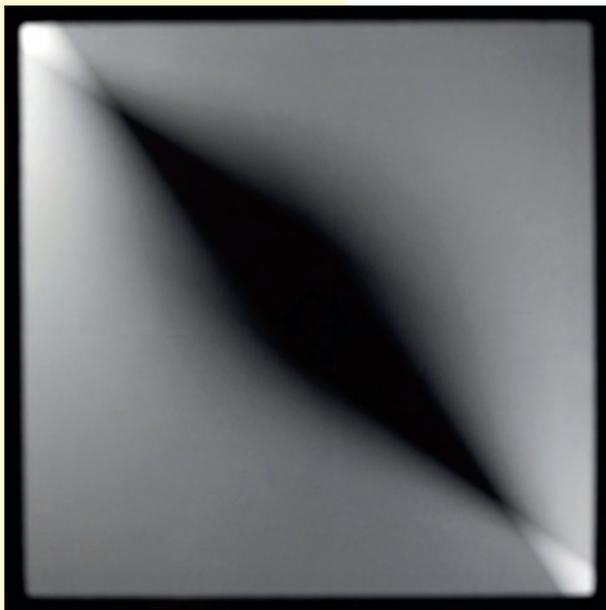
Animé par sa volonté de comprendre et d'expliquer tous les phénomènes qui peuplent l'univers, l'homme a réussi à poser ses yeux partout en inventant de multiples outils, extensions de son regard. Sa perception du monde est alors élargie vers des dimensions qui dépassent les capacités de l'œil et même celles de son entendement. Le projet *Infinimes* interroge cette capacité à imaginer le monde selon des perspectives infimes et infinies.

« *Sphère* », l'œuvre exposée est un élément de cette vaste installation. Un cercle en métal se met en rotation. On découvre une sphère en mouvement qui révèle des visions de formes qui se génèrent et dégèrent sous forme de cycle animé. L'image est déformée par la surface sphérique et lui donne une autre matérialité. L'effet est hypnotique. Ces formes s'apparentent à des images de vie organique, végétale ou minérale. On assiste à la naissance et à la mort du monde en même temps.

Le spectateur est ainsi plongé dans un univers qui lui semble vivant. Sa vigilance est guidée par le son spatialisé qui attire son attention à différents moments de l'installation. Ses sens cherchent à scruter les détails de la matière parce que l'aspect technique de l'installation est hors de sa portée. Il peut ainsi se perdre dans le mystère d'un espace sans bord et dans les échelles infinies.

### « *Mandorle* »

de la série « Un centre invisible », Impression numérique contrecollée sur aluminium, 2014, 90 x90 cm



**Christophe Loyer** est un sculpteur qu'une longue réflexion sur la statuaire a conduit vers la photographie et la poésie. Il a construit son atelier dans un moulin du Berry, au cœur des productions poétiques des rouages et machineries.

Depuis près de vingt ans il explore ainsi le corps, ou mieux, la « chair » de ce noyau obscur et invisible, intérieur à la lumière, et cette matière est aussi pour lui celle du regard lorsqu'il éclaire, de la pensée lorsqu'elle réfléchit. Ce lent cheminement l'a remis sur les traces de la « lumière ténébreuse » qui attire les faisceaux des regards, courbe les rayons de la pensée, aimante la création tout en restant inaccessible : l'invisible qu'aucun visible n'épuise, le silence fondamental à toute musique, l'inexprimable propre à tout langage. Les différentes séries de traces de lumière exposées, les machinations de ce dispositif qu'est le skoténographe (du grec skotéinos : obscur), ces images qui ne sont « pas produites par la main de l'homme », décrivent les figurations possibles de « ce qui me regarde » dans tout regard, du « ça » de « ça me regarde », de ce que l'artiste a « en garde » quand il crée.

Le déploiement de ces figures d'ombre et de lumière est conduit avec une rigueur extrême. Elles découlent de gestes et de protocoles clairement identifiables, les règles du jeu sont énoncées, les configurations possibles et compossibles répertoriées. Et pourtant cette exploration reste un cheminement à travers la sensibilité, avec des approches où la vue, le tact et l'écoute, mais aussi le goût et le sentir voient leurs frontières singulièrement brouillées. Ces traces ou tracés de lumière révèlent en effet des textures propres, ne serait-ce que par l'hésitation et l'irrégularité de celle-ci à se répandre, se distribuer quand elle est faible, réfléchie ou diffractée, non plus soumise au visible mais livrée à elle-même. Le papier photosensible révèle alors ces vibrations, ces frémissements secrets du grain de cette matière-lumière sous un tracé d'apparence rigoureuse et géométrique. Les sculptures sont autant de scènes, de tableaux, de « mystères » où des personnages issus des plus lointains drames cosmiques, condensés dans l'énigmatique figure de « l'Acrobate aveugle », rejouent l'histoire de l'instauration « du jeu du monde » par « le moteur immobile » : ce qui meut toutes choses sans être mu lui-même. La sculpture peut-elle tout nous dire sur notre façon d'être et d'habiter le monde, au point où le temps et l'espace, le ciel et la terre, le destin et le libre arbitre, la règle et le jeu, le mouvement et l'immobilité s'équilibrent et s'interpénètrent ?

Christophe Loyer vit et travaille à Montreuil.

**« Soussoune kléré »**  
**(« Habit de lumière »)**  
de la série « Unité »,  
2006, 130 x 97 cm

**Phélix Ludop** est né en 1968 à la Martinique.

« Unité », une série de 48 tableaux exposés en 2006 est une œuvre monumentale réalisée pour signer le passage au 3ème millénaire. Elle a demandé sept ans de travail dans un atelier d'Aubervilliers et sa dynamique de diversité culturelle. Elle se présente comme le trait d'union entre les cultures du monde.

Sur tous les continents une machine invisible tisse, quadrille, cadastre l'espace : la géométrie. Partout dans le monde, les hommes,

des chasseurs, des bâtisseurs, des guerriers ont anticipé leur action par des lignes, des angles, des plans, des schémas directeurs. Les démiurges se laissaient guider par une géométrie pour exprimer l'épure ou la quintessence de la création.

La géométrie euclidienne et sage diffuse le rayonnement cosmique de l'octogone jusque dans les moindres parcelles de l'espace de la toile. Il se disperse au centre en multiples figures irrégulières, comme autant de cellules et de formes évocatrices de l'infini dans le fini. Il se condense au centre sous la forme d'un œuf stylisé, le symbole le plus fréquent de la naissance du monde. Il incarne la fécondité, le potentiel de ressources des mondes qui existent, qui n'existent pas encore, ou qui n'existent plus. Il repousse dans un passé très lointain ou un futur tout aussi lointain ce qui s'y trouve représenté, quand notre monde quotidien aura été détruit et qu'il n'en restera que les traces ou l'épure, l'armature géométrique, le tissage ou le graphe.

Ces imachinations demandent par contre coup d'être regardées « les yeux grand fermés », elles ouvrent sur les touches de ce qui ne peut être repéré et quadrillé, la chair du monde poreuse à l'immensité de l'espace et à ses strates déposées dans l'infini du temps, aux vents, souffles et flux, esprits agitant les éléments, à toutes les forces qui se poussent et se soulèvent, dont on trouve la trace dans le désir et toutes les veinules qui irriguent cette œuvre.



Phélix Ludop vit et travaille à Paris.



« *Sculpture nomade* », Installation, 2015, dimensions variables

**Julien Rodriguez** est né en 1991 et il est diplômé de l'ENSAD depuis 2015, avec un travail sur « la marche dans l'art... ». Il a obtenu depuis des prix de dessin. Il travaille dans un atelier de L'Île St Denis, au nom prédestiné, « la Vie Sauvage ».

C'est à une refonte de l'espace local que conduisent les architectures frêles et solides de Julien Rodriguez, ces habitations portables et combinables qui répondent à la position contradictoire de l'être humain : trouver un lieu stable, intangible, ancrage de points de départ et de référence, un nid sécurisant pour se retrouver face aux forces dévastatrices du monde d'un côté, et de l'autre satisfaire un besoin de mobilité, d'échappée, de mouvement. Entre architecture et sculpture, il dispose le réseau de ses arceaux de tente pour façonner le nomade qui est en nous.

Il déplace sa maison entre ciel et terre, dans une zone sans bord ni repères. Les polygones graciles de sa construction sont à l'image du rectangle que l'augure découpait rituellement dans le ciel du bout de son bâton recourbé, le « templum », pour en tirer les oracles. Il remonte ainsi à la source de la « contemplation » et laisse venir à lui portés par le vol des oiseaux la migration des signes et l'affleurement de dessins multiples qu'il n'a plus qu'à relever.

Des dessins qui sont à l'image de son architecture, des mouvements suspendus, toujours hantés par le mouvement, des visions d'un « voyageur immobile ».



Commune de  
Villetaneuse

Mairie de Villetaneuse  
Service communication, septembre 2015  
[www.mairie-villetaneuse.fr](http://www.mairie-villetaneuse.fr)

